



► 8 octobre 2015 - N°3464

CHRISTINE HEAD, DITE CRIQUETTE « QUAND J'AI DIT À MON PÈRE QUE JE SERAI ENTRAÎNEUR, IL M'A DIT EN SOURIANTE : "TU EN ÉPOUSERAS UN" »

PAR MARIE-FRANCE CHATRIER

Dans notre imaginaire colonisé par Jean Gabin, le monde du turf reste incarné par un gentleman-farmer bourru, casquette enfoncée sur la tête et mégot vissé au coin des lèvres. « C'était un métier d'hommes, se souvient Christiane Head, 66 ans. Il n'y avait pratiquement pas de femmes. Enfant, quand j'ai annoncé à mon père: "Je serai entraîneur", il m'a dit en souriant: "Tu en épouseras un!" » Née dans le sérail, elle est issue d'une grande lignée d'entraîneurs: son arrière-grand-père, son grand-père et son père figurent au palmarès des épreuves les plus prestigieuses du monde hippique. Son frère, Freddy, fut un des jockeys stars du XX^e siècle, tandis que son père, Alec, élève des chevaux en Normandie, au haras du Quesnay.

Comme Christiane Head, surnommée Criquelette dans le milieu, la princesse Zahra Aga Khan a dû faire face, elle aussi, à des commentaires pas toujours amicaux. Etre « fille de », dans ce monde-là plus encore que dans n'importe quel, était un handicap dont elle a pris son parti, comme celui de s'enga-

Chez les Head, on est entraîneur depuis quatre générations. Christiane, ici avec son père, Alec, perpétue la tradition.



ger dans une carrière à laquelle elle ne se destinait pas au départ: l'élevage. Pour Zahra – comme elle souhaite qu'on l'appelle –, pas d'alternative au chemin tracé par les siens: « J'ai toujours su que je serais un jour engagée dans les affaires familiales. Moi, je voulais être scientifique, explorer le monde de la physique. » L'implication du nom Aga Khan dans les courses européennes, en général, et françaises, en particulier, est si considérable depuis des décennies qu'elle se devait d'y prendre part. On n'échappe pas à son destin. « Le virus m'a été transmis très petite par ma mère, Salimah, qui faisait du concours complet et qui a monté toute sa vie. Nous vivions près de Chantilly, au Bois-Saint-Denis, dans une jolie maison avec une cour et plein de chevaux autour. J'avais 4 ans pour ma première apparition aux courses de Longchamp. » Aujourd'hui, le cheval ne représente que 10 % de son activité, consacrée en grande partie au développement social de la fondation AKDN (Aga Kahn Development Network).

Stéphanie Desjardins, 38 ans, se lève tous les matins avant le soleil. Lad-jockey, elle s'occupe de Trêve, seconde jument au monde à avoir remporté deux fois, en 2013 et 2014, ce Graal hippique qu'est le prix de l'Arc de Triomphe. « Le lundi, explique-t-elle, pour faire les box à fond, j'arrive à 5 heures, après vingt-cinq minutes de trajet entre Gouvieux, où j'habite, et Chantilly, où se trouve le centre d'entraînement. Je pomponne Trêve, je la fais marcher dans la cour. Toiletter un cheval, c'est nettoyer sa robe, son lieu de vie, mais c'est aussi créer un lien émotionnel avec lui. »

Est-ce parce que les femmes savent parler à l'oreille des chevaux que leur nombre progresse dans ce milieu longtemps classé bastion masculin imprenable ? A la rentrée 2015, dans les écoles

de l'Afasec qui préparent aux métiers des courses, sur les 695 élèves, il y avait 64 % d'effectifs féminins. Un pourcentage constant depuis cinq ans. En une décennie, la féminisation des courses hippiques a changé d'allure: elle file maintenant au galop, la preuve par l'épreuve: « Le 22 juillet dernier, s'enthousiasme la Bulgare Veneta Galabova, jeune propriétaire de 200 chevaux avec son mari, Gérard Augustin-Normand, l'entraîneur André Fabre a confié un cheval de l'écurie Edouard de Rothschild à Amélie Foulon. Sur Elliptique, elle s'est imposée, devenant la première femme jockey à remporter un groupe en plat sur le sol français. Un exploit ! » Le sport hippique est l'un

« En course, tous les moyens sont bons. C'est la guerre, on prend des coups »

des rares où les femmes sont en compétition directe avec les hommes, aux mêmes conditions. Imagine-t-on Usain Bolt et Shelly-Ann Frayser-Pryce, tous deux titulaires du record du 100 mètres, courir ensemble, en compétition, sur la piste ?

Barbara Guenet, 35 ans, ravissante cavalière venue du moniteurat et du concours complet, a succombé au charme des courses il y a une dizaine d'années. Deux fois championne du monde des cavalières amateurs, en 2013 et en 2014, elle connaît le plaisir fou de monter en compétition et les difficultés que cette passion renferme: « Ce qui m'a attirée, dit-elle, ce sont les sensations, l'adrénaline, le rapport au pur-sang qui est bien plus réceptif à l'homme que les autres chevaux. » Non rémunérées, les « jockettes » amatrices le font beaucoup par amour et un peu pour la gloire. Quelques minutes de pure exaltation durant la